

Heroic Fantasy et difficile réalité ouvrent le Festival d'Angoulême

A savoir

Le 45^e Festival international de la bande dessinée d'Angoulême (France) se tient du 25 au 28 janvier.

Programme : Angoulême accueille cette année un important focus japonais, avec notamment une exposition sur Osamu Tezuka. Sont également à l'honneur Cosey, Grand Prix 2017, Marion Montaigne, tête de file d'une nouvelle BD féminine, Emmanuel Guibert, chantre moderne de la ligne claire et Jacques Martin, créateur d'Alix, icône classique.

■ La 45^e édition de la messe annuelle de la bande dessinée a débuté.

■ L'Américain Richard Corben est élu Grand Prix 2018 par ses pairs.

■ Mais les auteurs tirent la sonnette d'alarme sur la précarité grandissante dans le secteur.

Richard "Corben le Barbare", Grand Prix inattendu

La prime au doyen. L'Américain Richard Corben (né le 1^{er} octobre 1940 dans le Missouri) a pile l'âge limite pour lire Tintin (qu'il ne goûte sans doute guère) et le voici couronné du Grand Prix du Festival d'Angoulême – coiffant ses deux cadets de concurrents de l'année, son compatriote Chris Ware (cinquante printemps) et le Français Emmanuel Guibert (cinquante-trois).

Force est d'admettre qu'après le sage Cosey, l'an dernier, les votants (ses pairs auteurs de bande dessinée), ont fait le choix plus audacieux d'un illus-

trateur d'heroic fantasy, encore méconnu du grand public, en dépit d'un talent inné.

Des débuts dans l'underground

Corben, c'est l'homme des adaptations de "Conan le Barbare", d'Edgar Allan Poe ou de la série "Den". C'est le graphiste des guerriers marmoréens à la musculature hypertrophiée, de créatures monstrueuses et de femmes aussi sculpturales que dénudées – du "Game of Thrones" graphique avant l'heure.

"J'ai toujours dessiné, avant même d'aller à l'école. Le dessin m'est toujours apparu plus spontané que l'écriture. Non

pas que je me sente plus doué, mais plus à l'aise. C'est la manière la plus naturelle que j'ai de m'exprimer", déclarait l'auteur en 2013 à Stéphane Beaujean, directeur artistique du Festival.

Fils de fermiers, Corben a étudié les beaux-arts. Après des débuts dans le cinéma d'animation, il publie dans des revues underground, à la fin des années 1960, avant de commencer à signer des œuvres de science-fiction ou d'horreur pour des revues, devenues mythiques depuis, de l'éditeur spécialisé Warren Publishing : "Creepy", "Eerie", "Vampirella".

Le noir et blanc domine dans son travail, avec un encrage pointilleux, suggérant les formes. Le grotesque le dispute au racé dans les personnages et créatures, suggérant force brute et sexualité débridée, selon les standards de l'époque. En 1975, il soumet son travail aux créateurs de la revue française "Métal Hurlant", Philippe Druillet, Jean Giraud/Moebius et Jean-Pierre Dionnet, qui le publient sans hésitation.

Maître de son art

En dépit de son style viscéral et de ses univers déments, Corben est un professionnel, maître de son art et conscient de ses contraintes commerciales:

"J'entrevois la bande dessinée comme un média qui peut énoncer son propos à travers une multitude d'outils de langage, que ce soit un choix particulier d'agencement ou de forme des lignes, des variations de nuances et de dégradés de gris, ou dans ses gammes chromatiques", déclarait-il encore dans l'entretien précité. "En revanche, alors que l'artiste regarde cette palette de choix comme des possibilités d'expression artistiques, l'éditeur, lui, y voit au contraire des choix commerciaux et des publics visés. Le noir et blanc lui sera préféré pour ses faibles coûts de fabrication et ses risques financiers modérés, la couleur pour toucher une plus large audience, car nombre de lecteurs ne jettent pas même un coup d'œil sur le noir et blanc."

Depuis les débuts des années 2000, Corben œuvre pour des éditeurs mainstream, comme DC Comics (qui édite Batman et Superman) ou Marvel (The Avengers, Spider-Man). Ce pragmatisme, imposé par la banqueroute de sa maison d'édition Fantagor Press, lui a permis de toucher un public plus jeune et plus large, avec des séries à succès comme "Luke Cage", "The Punisher" et "Hulk" ou la série gothique créée par Mike Mignola, "Hellboy".

Alain Lorfèvre

→ Les livres de Richard Corben ont été traduits aux éditions Delirium et Toth.

"Le dessin m'est toujours apparu plus spontané que l'écriture. [...] C'est la manière la plus naturelle que j'ai de m'exprimer."

Richard Corben

Un tiers des auteurs vit en dessous du seuil de pauvreté

A la veille de l'ouverture du Festival international de la bande dessinée d'Angoulême, quelle que soient les autrices et auteurs de bande dessinée francophone ont signé une tribune dénonçant la "précarité" des professionnels franco-belges.

"Les autrices et auteurs de bande dessinée ne forment pas une petite caste de privilégiés. En vérité, ils sont épuisés, comme beaucoup d'illustrateurs, de photographes, de graphistes... et toute la catégorie socioprofessionnelle des artistes et auteurs", écrivent les signataires, parmi lesquels des auteurs de renom comme Lewis Trondheim, Didier Tronchet, Fabien Vehlmann, Florence Cestac ou Pénélope Bagieu. "C'est un étrange jeu d'équilibriste auquel nous assistons, où les créations n'ont sans doute jamais été aussi vivantes, variées, enthousiasmantes, et les auteurs aussi pauvres - dans leur grande majorité."

A l'origine de cet appel, il y a une évolution de la législation française, d'application depuis le 1^{er} janvier 2018 : la hausse de 1,7 % de la cotisation sociale généralisée (CSG). Si des compensations ont été prévues pour les salariés par une diminution des cotisations sociales (de l'ordre de 3,15 %), elle entraînerait selon les signataires, "une perte sèche importante" du pouvoir d'achat des artistes-créateurs, pour lesquels aucune compensation n'a été prévue.

Même sans cette loi française, les créateurs de bande dessinée affrontent depuis plusieurs années de réelles difficultés financières, y compris en Belgique. "Nous fournissons textes et images, matières premières du secteur de la bande dessinée (éditeurs, diffuseurs, distributeurs) dont la presse, chaque année,

à l'occasion du Festival d'Angoulême, rappelle l'excel-lente santé économique." Aux sources du problème, on trouverait le "dumping" pratiqué par certains éditeurs, qui tirent les rémunérations vers le bas.

En 2016, à Angoulême déjà, un rapport des Etats généraux de la bande dessinée (EGBD) révélait que sur 1419 auteurs européens de BD francophones recensés, 53 % se déclaraient "professionnels précaires", avec un salaire inférieur au Smic (le salaire minimum en France) annuel brut, pour seulement 32 % s'estimant "installés". Un tiers est considéré comme vivant en dessous du seuil de pauvreté. Sept sur dix recourent à une deuxième source de revenus.

Baisse de revenus de 50 % en 15 ans

En Belgique, même un auteur reconnu comme Philippe Berthet (61 ans dont 35 de carrière et autant d'albums) nous expliquait récem-

ment recourir à la vente d'originaux comme nécessité pour préserver ses revenus. "Mon chiffre d'affaires a baissé de 50 % en 10-15 ans. Le marché de la bande dessinée se porte bien quand on le prend dans sa globalité, mais, pour les auteurs, les parts de chacun diminuent. Dans mon cas, je constate une baisse des ventes lente mais progressive."

Le créateur de "Pin-Up" ajoutait : "Je m'en sors, parce que j'ai la chance d'avoir des avances sur droits corrects, mais un jeune ne touche que 3 000 euros pour un album" qui peut nécessiter un an de labeur.

Benoît Féroumont, 48 ans (auteur de la série "Le Royaume", chez Dupuis, et d'un album reprise de "Spirou et Fantasio"), résume sur sa page Facebook : "les auteurs tirent la langue". "Peu d'auteurs vivent confortablement de leur art, nous explique-t-il. J'ai la chance d'être édité chez Dupuis, où je touche la moitié en avances sur recettes, ce qui est devenu rare." Pour un album chez un autre éditeur, l'auteur confie avoir touché 7 000 euros en avances sur droits. "C'est super pas bien payé, euphémise-t-il. Dans les années 90, des auteurs se sont battus pour la reconnaissance de la bande dessinée comme un art littéraire à part entière. C'est gagné : on est considéré comme des écrivains, mais le problème, c'est qu'on doit aussi dessiner et ça prend du temps. Si tu passes six à douze mois sur un album, comment tu vis avec de tels sommes ?" Le retour sur recettes se situe entre 8 et 10 % du prix de vente de l'album. "Il faut vendre 15 000 exemplaires pour commencer

à s'y retrouver." Lui-même rester à flot parce qu'il œuvre dans le cinéma d'animation, mieux rémunéré.

Les auteurs prennent aussi acte du changement du marché. "Les plus grands tirages de la BD franco-belge touchent aujourd'hui un lectorat aisé de plus de quarante ans." En 2016, selon le rapport annuel de l'Association des critiques de bande dessinée, seuls 95 titres sur les 5305 publiés étaient tirés à plus de 50 000 exemplaires. Et cela ne concernait que des classiques ou des auteurs "installés".

A. Lo.

*"Peu d'auteurs
vivent
confortablement
de leur art."*

Benoît Féroumont

Auteur de bandes dessinées.